

Chère Madame,
Cher Monsieur,

Je prends la liberté de vous écrire pour attirer votre attention sur le prochain spectacle que j'aurai le plaisir de mettre en scène en mars prochain au Théâtre de la Place des Martyrs, **Des mondes meilleurs** de l'écrivain belge Paul Pourveur, un écrivain contemporain.

S'il est un adjectif qui pose question dans la découverte des formes et des apports nouveaux des expressions artistiques, c'est bien cet adjectif : contemporain. Accolé au mot musique, il a fait des ravages dans la désaffection des spectateurs : estampillé de la sorte, le compositeur était immédiatement voué aux gémonies de l'élitisme (parfois avec raison, il est vrai) et les musiques de la deuxième période du vingtième siècle auront connu un embargo du public conséquent, faute d'avoir su concilier novation, médiation et transmission.

Il en fut et il en est encore de même, dans une moindre mesure toutefois, pour le théâtre « d'expression parlée » comme on le qualifie parfois dans les documents administratifs, d'autant que ses voies d'accès ont souvent pour origine l'apprentissage scolaire de la langue française, et le dévouement passionné des professeurs de français, de morale ou d'histoire, qui - bien normalement - cherchent dans les rendez-vous qu'ils prennent avec leurs étudiants au théâtre à compléter, illustrer, interroger par d'autres voies les matières figurant dans les programmes scolaires.

Je n'ignore pas cela, et j'apprécie hautement ces démarches d'autant que, comme l'écrit si justement Laurent Busine directeur du Musée de d'Art contemporain du Grand-Hornu, « Est contemporain, ce qui me parle encore », sous-entendant qu'il y a dans le contemporain, du présent dépassé et fané, et dans le passé du présent ô combien lumineux.

A titre de metteur en scène et/ou de directeur de théâtre¹ je me suis toujours tenu à l'écart de tout intégrisme de programmation, et j'ai sans cesse voyagé tant dans les écritures d'hier que dans celles d'aujourd'hui, le théâtre ne pouvant cependant se contenter de ne revisiter que le passé, sans quoi il échapperait à l'une de ses missions essentielles, celle de susciter des écritures nouvelles, de les faire découvrir et si possible apprécier. A titre d'exemple, on peut se demander qu'auraient été les destins d'Anton Tchekhov sans l'attention de Constantin Stanislavski, de Samuel Beckett sans l'audace de Roger Blin - deux écrivains aujourd'hui reconnus comme des classiques du vingtième siècle -, et plus près de nous que serait devenue l'écriture de Bernard-Marie Koltès sans l'indéfectible soutien de Patrice Chéreau, la liste est longue de ces contemporains d'hier devenus des classiques d'aujourd'hui.

Des mondes meilleurs est un texte que les programmes scolaires ne commandent pas d'aborder, il témoigne cependant avec tonicité et légèreté du monde d'aujourd'hui, d'une réflexion sur la désaffection à l'endroit du politique, de la difficulté du politique à inventer des récits rassembleurs, dans une langue inventive pétrissant les parlars du « tweet », du « texto » et

¹ J'aurais bientôt la passionnante charge de reprendre la direction artistique du Théâtre de la Place des Martyrs

des « fils d'info » de nos tablettes et autres smartphones, procédant par ricochets et associations - un peu comme nous le faisons sur la toile numérique quand nous recherchons des informations -, par juxtaposition et montage (l'écrivain est passionné de science cantique, et est venu au théâtre par le biais du cinéma et cela se sent) : autant d'éléments qui me paraissent susceptibles de vous intéresser, vos élèves et vous.

Le texte nous transporte à la veille d'élections. C'est le septante-cinquième anniversaire de Bob Dylan et la Belgique se réveillée mi-figue, mi-raisin. Tout au long de cette journée si particulière, Paul Pourveur fait se croiser les destins de Jean-Pierre qui vient de se séparer de sa femme et n'arrive pas à décoller de sa table en formica, et qui doit écrire un discours politique dont il n'a que le titre « Des mondes meilleurs » ; de Raymond qui se prépare pour sa campagne électorale et qui, attendant avec impatience le discours de sa plume, rêve de manger des croquettes aux crevettes à Ostende ; de Suzanne, sa femme, qui trouve que leur couple doit se réinventer et qui voudrait une « saison deux » à leur relation ; d'Henri, politicien de l'ancienne garde qui, écrasé par cette sensation soudaine d'être complètement à côté de la plaque, disparaît, provoquant la rumeur ; d'Elise, sa femme qui veut aller à Londres et relit Madame Bovary ; et aussi de Gwen et de Louise qui offrent à qui les croise, de l'absinthe ou des pavés, l'oubli ou la révolte.

A la lecture de ce résumé, on voit que Paul Pourveur nous embarque dans une journée très particulière, aux temps et lieux dilatés, dans une écriture libre qui mêle dialogues et récits, légèreté et amertume, vraies et fausses citations, vies privées et destins politiques, ironie et gravité.

Je ne puis pas encore dire ce que sera le spectacle, mais juste vous affirmer qu'il y a dans ce texte qui frappe par sa justesse, sa profondeur et l'acuité du regard porté sur notre monde, matière à intriguer, transporter, décaler, provoquer le rire, susciter l'émotion, sans qu'il faille craindre l'opacité, et que je ferai de mon mieux, accompagné d'une distribution de dix acteurs et actrices et de mes collaborateurs artistiques, pour que le tissu de la représentation soit à la hauteur de ses qualités.

Je vous remercie de m'avoir lu.

Très cordialement.

Philippe SIREUIL